Palat. LII 47/15 6013

L'ERREUR D'UN MOMENT,

OU

LA SUITE DE JULIE,

COMÉDIE

MÊLÉE D'ARIETTES, ET EN UN ACTE.

PAR M. MONVEL.

Représentée, pour la première fois, le 14 Juin 1773.

La Musique est de M. DES AIDES.

NAPOLI

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au dessous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PERSONNAGES.

SAINT-ALME, Mari de Julie.

JULIE, Femme de Saint-Alme.

CATAU, Payſanne.

LUCAS, Mari de Catau.

LOUISON, Femme-de-Chambre de Julie.

LAFLEUR, Valet-de-Chambre de Saint-Alme.

La Scene ſe paſſe dans la Chaumiere de Lucas & de Catau.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A MONSEIGNEUR.

EMMANUEL-FÉLICITÉ DE DURFORT DURAS, Duc de DURAS, Pair de France, Prince de Bournonville, Chevalier des Ordres du Roi, & de la Toiſon d'Or, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majeſté, Premier Gentilhomme de la Chambre, Gouverneur, pour le Roi, du Comté de Bourgogne, Gouverneur particulier des Ville & Citadelle de Beſançon, &c.

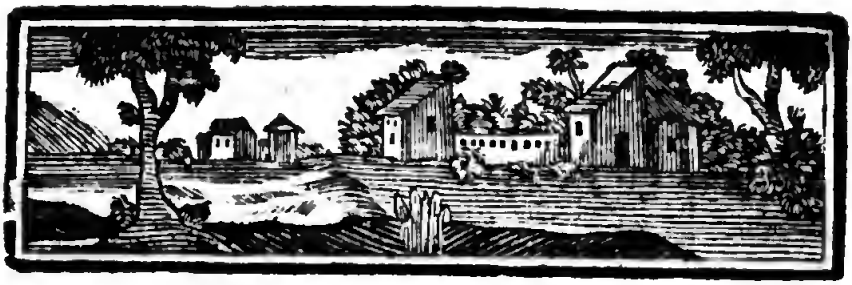
MONSEIGNEUR,

L'indulgence que le Public a montrée pour cette petite Comédie, m'a cauſé la joie la plus ſenſible: la permiſſion que vous m'avez donnée de vous la dédier, a mis le comble à mon bonheur. Ma poſition, mon état, peuvent me rendre ſuſpect de quelques vues intéreſſées; mais tous ceux qui ſeront aſſez heureux pour vous connoître, MONSEIGNEUR, rendront juſtice au motif qui me détermine. C'eſt aux vertus de votre ame, c'eſt aux qualités de votre eſprit que je préſente l'hom-

mage le plus juſte & le mieux mérité. Votre modeſtie ne me permet pas d'entrer dans un détail plus circonſtancié ; mais pourroit-elle me défendre de vous aſſurer des ſentimens reſpectueux & ſinceres, du dévouement & du zele avec leſquels j'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSEIGNEUR,

VOTRE très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
BOUTET DE MONVEL.



L'ERREUR D'UN MOMENT,

OU

LA SUITE DE JULIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CATAU *seule.*

(Elle eſt aſſiſe, travaille, & berce avec le pied un petit enfant couché dans un berceau.)

CHANSONNETTE.

FAut d'la vartu, pas trop n'en faut ;
L'excès par-tout eſt un défaut.
Alix étoit la femme à Blaiſe,
Blaiſe étoit itou ſon mari ;
Près d'elle, il étoit tout de braiſe,
Elle avoit toujours l'air tranſi.
Faut d'la vartu, &c.

Alix diſoit, j'ſis vartueuſe ;
Des galans j'm'en défendons bien.
Blaiſe diſoit, t'es ben heureuſe,
Et, pourtant, ne jurons de rien.
Faut d'la vartu, &c.

Un jour, la nuit, la v'là qui rêve
Qu'un drôle en veut à ſon honneur :
Tout en courroux, la v'là qui s'éleve,
Et tombe ſu'Blaiſ' de tout ſon cœur.
Faut d'la vartu, &c.

En s'éveillant, excus', dit-elle,
Si je t'avons un peu frotté ;
Mais j't'prouve, à coups d'eſcabelle,
Juſqu'où va ma fidélité.
Faut d'la vartu, &c.

J' rêvois qu'on v'loit me faire outrage.
Eh ben ! dit Blais', le grand malheur !
Par la jarni, n'ſois plus ſi ſage ;
Et mais, voyez, queu chien d'honneur !
Faut d'la vartu, &c.

(Elle leve le rideau qui couvre le berceau.)

Il eſt bian endormi. Allons, faut appretais l'déjeûnais d'Lucas... Ç'pauv'cher homme ! de d'puis l'point du jour, il eſt d'bout. Voyons queulle heure es' qu'il eſt au Soleil... *(Elle regarde par la fenêtre.)* Faut qu'i ſoit huit heures... I r'vianra biantôt... *(Elle fait un ſaut de joie.)* Le v'là qui va r'venir ? *(Elle ouvre une armoire.)* Ous' donc qu'eſt l'lait... Ah ! le v'là... Il aimera p't'et'

mieux du fruit ?... V'là du pain & du fruit... (*Elle ſe tourne du côté de la porte.*) Lucas ! Lucas ! r'vians bian vîte, ej't'en prie, j'meurs ed' faim & d'envie de t'voir.. (*On entend chanter dans le lointain.*) Ah ! jarni, l'cœur me bat... Comme i' bat... C'eq' c'eſt li... J'l'entends... I chante... I n'ia q'li qui chante com' ça. (*Elle va pour courir à la fenêtre & s'arrête*) Eh ! du vin. A quoi s'donc q'j'ai la tête ?... Il aura chaud, ç'pauv' cher homme, faut bian un coup d'vin, (*Elle prend dans l'armoire une bouteille recouverte d'oſier.*)

SCENE II.

LUCAS, CATAU.

CATAU *courant à bras ouverts au-devant de Lucas.*

AH ! te v'là...

LUCAS *l'embraſſant.*

Oui, morgué, me v'là & toi auſſi... Nous v'là tous deux. M'ſemb' q't'es plus jolie encor d'puis ç'matin... R'bais'moi...

CATAU.

Oh ! tant q'tu vouras.

LUCAS *montrant du doigt le berceau de ſon fils.*

Et ce p'tit gas... Com' es' qui s'porte ?

CATAU.

Bian, fort bian, i dort.

LUCAS *ſoulevant le rideau qui le couvre.*

Et d'un bon ſommeil encor. Tians, r'garde ; m'eſt avis qu'i rêve à queuq' choſe de drôle, car i rit.

CATAU *en riant.*

T'es' auſſi enfant q'li... Allons, vians, laiſſe-le.. (*Lucas baiſe ſon fils.*) Vians donc, tu l'réveilleras...

LUCAS.

N'gronde pas, ma p'tite femme, j't'aime ed' tout mon cœur... Comment, v'là l'déjeûnais tout prêt ?... Gnia q'toi pour penſer à tout.

CATAU.

Et ſi je n'penſe qu'à toi.

LUCAS *ſe mettant à table.*

Es' q'tu vas m'laiſſer là tout ſeul comme un pauvre abandonné ?

CATAU *s'aſſeyant.*

Ça n's'rait pas mauvais... J't'ons attendu dà, j'n'ons d'appetit qu'avec toi.

LUCAS *lui donnant du fruit.*

Tians, ma p'tite Catau.

CATAU.

Marci... As-tu été au Châtiau ç'matin ?

LUCAS.

Non... Pourquoi ?

CATAU.

Pour rian:.. Monſieur de Saint-Alme viant s'promener ſouvent par ici... Q't'en ſemb' ?

LUCAS.

D'puis queuq' temps, il y viant plus que d'coutume, c'eſt vrai.

CATAU.

Madame n'y viant pas ſi ſouvent q'li.

LUCAS.

Dam', c'eſt qu'alle n'aime pas la promenade autant q'ſon mari... Et pis ſa ſanté n'eſt pas encor bian farme... I gnia pas long-temps qu'alle a baillé à Monſieur de Saint-Alme un p'tit poupon, qu'eſt, morgué, preſque auſſi genti que l'nôtre.

CATAU *en ſoupirant.*

Ç'te bonne Mamſelle Julie !...

LUCAS.

T'as l'air ed' la plaindre ?... Alle eſt auſſi heureuſe eq' nous, alle a épouſé ç'qu'alle aimoit.

CATAU.

J'l'ai vue Dimanche au Châtiau, alle avoit l'air bian triſte.

LUCAS.

Bah ! t'as rêvé ça.

CATAU.

CATAU.

Je m'ſis p't'et' trompée.

LUCAS.

Je n'ſommes pas triſtes, nous.

CATAU.

Oh! jarni, j'n'engendrons pas d'mélancolie...: J'n'avons encor eu, d'puis deux ans que j'ſommes mariés, d'aut' peine... Et c'eſt la plus ſenſib' ! q'la mort d'mon pauvre pere....

LUCAS.

Ah ! çà, veux-tu bian n'pas penſer à ça? i gnia pas de r'mede, & ça t'rend malade toute-fois q't'y ſonges... Ma p'tite Catau.... Ma p'tite femme... Allons, allons.... Tians, chantons; ça chaſſera l'nuage qui viant d'paſſer.

CATAU.

Je l'veux bian..... Quoiq' tu veux chanter ? Stella q'jons appriſe du Maît' d'Hôtel de M. de Saint-Alme ?

LUCAS.

Va.... Tu ſçais bian que j'ne f'cule jamais.

CHANSON.

LUCAS.

Sentir avec ardeur,
Flamme diſcrete,
C'eſt le bonheur
Du cœur.
Entends-tu, Brunette,
L'écho qui répete :
Sentir avec ardeur, &c.

CATAU.

Annette répond à cela,
Oui-dà, oui-dà,
Ça s'dit com'ça.
Mais l'Amour ne s'en tient pas là :
Il va
Grand pas,
On n' l'arrêt' pas.
Une voix ſecrete

Tout bas me répete, &c.

LUCAS.

Pour prix de ſon tourment;
L'eſpoir de plaire
Rend un Amant
Content.
Tu peux, ſans myſtere,
Souffrir que j'eſpere,
Puiſque, dans ſon tourment,
L'eſpoir, &c.

CATAU.

Annette répond à cela;
Oui-dà,
Oui-dà,
Ça s'dit com' ça.
Mais l'Amour, quand on en eſt là,
S'en va,
Grand pas,
Et ne r'vient pas.
Une voix ſecrete
Tout bas me répete:
Oui-dà,
Oui-dà, &c.

LUCAS.

Heureux de ſon lien;
L'Amant qui preſſe,
Quand il eſt bien,
S'y tient.
J'aimerai ſans ceſſe,
Ma belle Maîtreſſe,
Puiſque, dans ſon lien, &c.

DUO.

CATAU.

Elle ne dit mot à cela.

LUCAS.

Oui-dà ?

CATAU.

Oui-dà ?

LUCAS.

Ça s'fait com'ça :
On ſe défend en vain de ça.

CATAU.

J' ſens ça.

LUCAS.

Bon ça.

ENSEMBLE.

Faut en v'nir là.
Une voix ſecrete
Tout bas me répete :
Oui-dà, oui-dà,
On ſe défend en vain de ça :
Sans ça
Rien n' va :
Faut en v' nir là.

(*Après le Duo, Lucas ſe leve, & Catau l'arrête par le bras.*)

CATAU.

Où' q' tu vas ? Aux champs ?

LUCAS.

Non, j'n'irons que ç't'après-midi..... J'vas cheux Mathurin.

CATAU.

Quoi faire ?

LUCAS.

Tu n'ſçais donc pas que l'feu a pris cette nuit à la grande métairie qu'eſt à deux portées d'fuſil d' not' Village ?...

CATAU.

Bon !

LUCAS.

Oui, i f'ſoit du vent, & la grange de ç'pauvre Mathurin, qu'eſt tout auprès, n'eſt plus qu'un monceau d'cendres ; ça li fait tort, car i n'eſt pas riche : j'vas li offrir l'argent qu'j'ons r'tiré d'nos foins.

CATAU *ſerrant ſon mari entre ſes bras.*

Ah ! Lucas.

LUCAS.

Eh ! non, morgué, c'eſt tout ſimp' ; es'qu'i' n' faut pas s'aider ?

CATAU.

Va, not' homme..... va..... faut t'dépêcher,

LUCAS *fouillant dans l'armoire, & prenant une bourſe de cuir.*

V'là not' tréſor.

CATAU.

Il eſt bian p'tit.

LUCAS.

Ma fine, c'eſt à-peu-près tout ç'que j'avons... mais il en vienra d'autre. Adieu, not' femme.

CATAU.

Adieu, Lucas. N'tarde pas.

SCENE III.

CATAU *ſeule.*

OH! j'ſis bien ſûre qu'i r'vianra l'plutôt qu'i pourra. (*Elle range tout ce qu'elle avoit apprêté pour le déjeûné.*) I ſçait bian que je ſis ici toute ſeule... Toute ſeule! Oh! nenni dea! (*En montrant le berceau.*) Et mon p'tit marmot donc? Eſt-ç'que ne v'là pas compagnie?

ARIETTE.

Dans mon cœur
Un doux frémiſſement s'éleve au nom de mere:
Ah! Lucas, je t'ai rendu pere,
Et je ſens bien que je te ſuis plus chere
Depuis ce bonheur.

Que de ſoins! mais qu'ils ſont touchans!
Il faut les prendre avec conſtance:
Le Ciel mit notre récompenſe
Dans l'amitié de nos enfans.

Dans mon cœur, &c.

SCENE IV.

CATAU, LAFLEUR.

LAFLEUR.

BOnjour, Madame Catau.

CATAU.

Vot' ſarvante, Monſieur d'Lafleur. Queu bon vent vous amene envars ici?

LAFLEUR.

Monſieur le Comte, notre Maître, n'eſt pas venu au hameau ce matin?

CATAU.

Monſieu d'Saint-Alme?

LAFLEUR.

Et qui donc?

CATAU.

Vous l'cherchais?

LAFLEUR.

C'eſt que je ſçais bien qu'il ſe promene le matin, & qu'il aime ce côté-ci.

CATAU.

Oui... l'voiſinage ed'la forêt... les arbres... el' feuillage.... les petits oiſeaux.... C'eſt drôle... c'eſt genti... tout ça invite.

LAFLEUR.

Oh! l'on a bientôt vu les arbres, le feuillage, & les petits oiſeaux; cela n'eſt pas long... Mais ce Village a je ne ſçais quoi d'agréable, de champêtre, qui plaît à Monſieur le Comte. Il aime principalement votre chaumiere.

CATAU.

I nous fait l'honneur d'y v'nir queuqu'fois.

LAFLEUR.

Elle lui rappelle, dit-il, un ſouvenir....

CATAU.

I s'y r'ſouviant d'mon pauvre pere.

LAFLEUR.

De Maître Michaut?....

CATAU.

Ç'n'eſt pas pour nous r'hauſſer; mais c'eſt à li que Monſieur d'Saint-Alme eſt redevab' ed' tout ſon bonheur.

LAFLEUR.

Nous ne parlons pas de ça.

CATAU.

Mais j'en parle, moi; & Monſieur le Comte s'en r'ſouviant bian, li.

LAFLEUR.

Sans doute... C'eſt particulier, le plaiſir qu'a Monſieur de Saint-Alme à s'entretenir avec vous, Madame Catau.

CATAU.

C'eſt bian d' l'honneur pour moi.

LAFLEUR.

Mais, avez-vous bien compris tout ce qu'il vous a dit?

CATAU.

Autant qu'eun' bonne Villageoiſe comme moi peut comprenre el' langage que parlon les gros Monſieux; car, voyez-vous, Monſieur d'Lafleur, j'ſçais ça, moi; Lucas m'a mis dans l'ſecret. I gnia à la Ville tout plein d'grands mots qui n'diſont rian, dont l'z'honnêtes gens s' ſarvont pour n'êt' pas entendus, & qu'on paie en ripoſtant par ed' belles paroles qui ne ſignifient pas davantage; ſi ben qu'après la demande & la réponſe, on n's'eſt rian dit.

LAFLEUR.

Monſieur le Comte a cependant le talent d'être intelligible. Mais il prétend que votre aſpect lui en impoſe; vous avez un certain air....

CATAU.

Oh! j'ſis toute bonne; & d'vant Monſeigneur, je m'mainquiens dans l'reſpect.

LAFLEUR.

Le reſpect ne vaut pas le diable, il eſt froid comme la glace. Le reſpect ! c'eſt la mort du plaiſir ; & voilà pourquoi vous n'entendez pas tout ce que vous dit Monſieur le Comte.

CATAU.

Ç'n'eſt pas ma faute ſi j'ſis bornée.

LAFLEUR.

Madame Catau, avez-vous jamais lu quelques livres ?

CATAU.

Un peu, mais pas gueres ; car j'n'avons pas biaucoup l'temps d'lire, & les liv' que j'avons n'ſont pas récréatifs.

LAFLEUR.

Et ſur le papier volant... là... de ces choſes qui ſont écrites... à la main... ſur le papier... En avez-vous lu ?

CATAU.

Comme des chanſons, pas vrai ? Oui... Lucas m'en rapporte ed' la Ville ; i l's'écrit lui-même, ça fait que j'les déchiffrons d'tout not' cœur.

LAFLEUR *lui préſentant un billet doux plié ſelon l'uſage.*

Eh bien ! déchiffrez cela.

CATAU *prenant le poulet, & l'examinant en riant.*

Queuq'c'eſt que ce p'tit tortillon-là ?

LAFLEUR.

C'eſt un billet de Monſieur de Saint-Alme : liſez, liſez : adieu.

(*Lafleur s'enfuit précipitamment, ferme la porte après lui ; Catau le rappelle, ouvre la porte, & lui crie :*)

CATAU.

Monſieur d'Lafleur..... Monſieur d'Lafleur.... je n' veux pas d'vot'papier d'écriture.... Mr. d'Lafleur...

☆

SCENE V.

CATAU *ſeule.*

IL eſt déjà bien loin.... Ah! c'eſt donc tout de bon!

ARIETTE.

Non, diſois-je toujours;
Non, c'eſt lui faire outrage.
Si tendre amant n'eſt point mari volage;
Il ſçauroit trahir ſa femme & ſes amours.

Dans notre ardeur
Quelle différence!
Lucas ne penſe
Qu'à faire mon bonheur.
L'hymen n'a point changé ſon tendre cœur;
Je ſuis ſûre de ſa conſtance.

SCENE VI.

LUCAS, CATAU.

LUCAS *avec un reſte de ſaiſiſſement, & comme quelqu'un qui a pleuré de joie.*

JE r'vians d'cheux Mathurin, j'l'ons trouvé, j'ly ons parlé, j'ons baclé not' affaire.

CATAU.

Ça li a fait plaiſir? n'es' pas?

LUCAS.

Et à moi donc? Tians, j'en ons encor les larmes aux yeux. L'maît' d'la farme eſt, comme tu ſais, un homme dur & avare; Mathurin a été ſe j'ter à ſes pieds, y li a conté

conté ſon malheur ; el méchant n'a voulu rian entendre ; i li a dit que c'étoit ſa faute, & qui n'li f'rait point d'grace, qu'i falloit qu'i payât ou qu'i disît pourquoi. Ç'pauv' Mathurin eſt r'venu chez li l'cœur déchiré ; j'y ſis arrivé un moment après. J'ons trouvé ſa femme qui l'tenoit embraſſé, & qui ſangiotoit qu'ça f'ſoit pitié. Leux trois p'tits enfans étions là qui pleurions itou d'voir pleurer leux pere & leux mere. N'faut pas s'chagriner, leux ai-je fait ; t'nez, mes amis, v'là l'argent d'nos foins, ſarvez-vous-en ; vous me l'rendrez l'année prochaine, ſi la récolte eſt bonne. Ç'pauv' Mathurin ſembloit quaſi que je l'reſſuſcitois ; i n'diſoit rian ; mais ſon viſage erluiſoit de joie, maugré qui pleurât toujours. La femme es' tenoit coite ; les enfans me r'gardoient avec des yeux... avec des yeux qui t'auroient fait envie. Je n'ſonnions mot ni l'z'uns, ni l'z'autres .. & v'là qu'tout d'un coup y s'ſont l'vés par enſemble, & s'ſont j'tés ſus moi, le mari à mon cou, la femme ſus mes deux mains, les enfans à mes jambes, qui ſerrions d'toutes leux forces, en criant tretous . Lucas ! Lucas !.. i n'en pouvions pas dire plus, tant y pleurions d'ſatisfaction ; & j'n'ons pas eu la force ed' parler davantage, car j'avions l'cœur oppreſſé du témoignage ed' leux joie, & du plaiſir d'en êt' la cauſe.

CATAU.

Parguenne, ej'crois bian qu'ça t'a touché ; tu contes ça ed' magniere que j'ſis toute émue. Lucas, faut que ç'ſoit un grand bien d'rendre ſarvice ; d'y penſer ſeulement ça fait plaiſir... A propos, j'ons eu eune belle viſite pendant qu't'étais dehors.

LUCAS.

Et d'qui ?

CATAU.

D'Monſieu d'Lafleur, l'valet-de-chambre d'Monſieu l'Comte. Oh ! c'eſt un garçon bian ſarviab' auſſi, que ç'Monſieu d'Lafleur.

LUCAS.

Queu ſarvice es' qui t'a donc rendu ?

CATAU.

Quian v'là un p'tit morceau d'écriture qui te l'dira.

LUCAS.

Jarnigué! comm' c'eſt affiſtolé. N'an s'eſt donné bian du mal à chiffonais ç'papier-là. Tu ne l'as donc pas lu?

CATAU.

J'ons queuque doutance de ç'qui renfarme; faut que je l'liſions enſemble.

LUCAS.

Voyons donc pour voir ç'qu'al' chante, ç't'éritu-re-là... Oh, oh! gnia pas d'ſeing; c'eſt d'queuqu'un qui n'dit rian d'bon, car i n'ſe nomme pas.

CATAU.

N'faut pas charcher l'queuqu'un bien loin. C'eſt d'Monſieux d'Saint-Alme.

LUCAS.

Ah! v'là du nouviau, par exemp'... Lis toi-même... c'eſt toi qu'ça r'garde.

DUO.

(Catau s'arrête en rougiſſant aux derniers mots de chaque phraſe. Lucas les lit pardeſſus l'épaule de ſa femme.)

CATAU.

Votre beauté, jeune & tendre...

LUCAS.

Catau,

CATAU.

Doit plaire à tout le monde.
Vainement je cherche à la ronde,
Vous êtes l'objet

LUCAS.

Le plus beau.

CATAU.

Auprès de vous mon reſpect eſt extrême
Je veux vous dire mon ſecret,
Je ſoupire & reſte muet.

Il faut enfin parler... C'eſt vous... c'eſt vous...

LUCAS.

Que j'aime.

CATAU.

Par un doux & juſte retour
Couronnez

LUCAS.

Ma vive tendreſſe.

CATAU.

De mes biens devenez maîtreſſe,
Et payez l'amour...

LUCAS.

Par l'amour.
Et je ſouffrirai cet outrage?
Non; je n'écoute que ma rage.

CATAU.

Ah! Lucas! Lucas! calme-toi.

LUCAS.

Non, je veux... j'irai... laiſſe-moi.
Je ſouffrirois un tel outrage!
Non, qu'il craigne tout de ma rage.

CATAU.

Ne pourrai-je appaiſer ta rage?...
Non, mépriſons un tel outrage.

(*Catau effrayée.*)

Lucas!

LUCAS.

J'ſis un fou... mais j't'aime... ça m'a été ſenſib'. N'crains rien, va, je n'f'rons pas d'extravagance; j'ſis trop ſûr éd'toi. C'eſt un étourdi, c'eſt un eſçaryelé; j'ſis un homme droit, t'es eune honnête femme, je l'ferons rougir juſqu'au fond d'l'âme, d'avoir voulu nous d'z'honorer tous deux. Ach'vons ce beau chef-d'œuvre.

(*Il prend la lettre des mains de Catau, & lit.*)

Pour vous convaincre de ma flame,
J'aurois beſoin d'un moment d'entretien.

On peint de vive voix le trouble de ſon ame ;
Mais on ne l'écrit jamais bien.
Lafleur eſt un garçon fidele ;
Si vous n'oſez vous fier à ſon zele,
Pour lui dire en quel lieu, comment je puis vous voir,
Vous écrivez, je le ſçais ; une lettre
Peut, juſques dans mes mains, aiſément ſe remettre,
Et détruire à jamais, ou combler mon eſpoir.
Adieu, chere Catau. Songez, je vous ſupplie,
Que je puis tout pour vous, que j'aime avec ardeur ;
Puiſſe, pour moi, l'amour diſpoſer votre cœur,
Comme il a mis en vous le bonheur de ma vie.

V'là qu'eſt bian écrit. C'eſt tant ſeulement dommage d'imaginais d'ſi belles choſes, pour tourmenter l'z'aut' & s'd'z'honorer ſoi-même. Si m'venoit jamais l'eſprit d'êt' auſſi corrompu qu'ça, ſi j'prenais jamais du papier & eun' pleume pour griffonner eun' pareille ſcélérateſſe, j'ſouhaitons, morgué, q'ma main ſéche com' el' figuier q'j'ons coupé hier.

CATAU.

Que ferons-je, Lucas ? v'là qu'eſt fini d'abord, i'va m'parſécuter ; & quand la rage du déſeſpoir li prendra, quoi qu'i n'fra pas pour ſe venger ?

LUCAS.

N'faut pas perdre el' ſang-froid, & j'nous chagrinons mal-à-propos ; i gnia à parier, qu'ç' n'eſt qu'eun' p'tite fantaiſie. Ces gens-là avont ſouvent l'cœur moins chaud q'la tête. Monſieur d'Saint-Alme a des ſentimens d'honneur, j'li en ons vu du moins. On n'chang' pas com' ça en eun tour ed' main. I gnia d'la r'ſource avec li .. faut li réponde.

CATAU.

Tu t'gauſſes ed'moi.

LUCAS.

Faut li r'pond' amicalement, n'rian dir' qui le rebute, t'comporter anvars li avec honnêteté & douceur, & m'laiſſer l'ſoin du reſte ; d'queuq'façon q'ça torne, j'ons l'bon droit d'not côté, j'pouvons aller tête levée,

j'n'avons rian à craindre. Allons, boute-toi là ; v'là du papier, eun' pleum' & d'l'encre .. écris.

CATAU.

Mais, qu'euq'tu veux donc qu'j'écrive ? J'n'ons rian à dire.

LUCAS.

Si fait bian, moi... mais faut me contraindre... Jarni ! pourquoi faut-i qu'il y ait des gens qui ayont l'droit d'tout faire & d'tout dire ?

(*Lucas dicte.*)

Monſieur,

» J'ons lu, tant bien q'mal...

CATAU *écrivant & répétant les derniers mots.*

» Tant bien q'mal...

LUCAS.

» L'papier qu'Monſieur d'Lafleur m'a baillé d'vout' » part...

CATAU.

» D'vout' part..

LUCAS.

» J'n'y ons rian compris du tout...

CATAU *s'interrompant.*

Je n'pis pas met'ça : j'l'ons compris d'bout en bout ; Lucas, ça s'roit mentir.

LUCAS.

C'eſt néceſſaire queuq'fois, ma p'tite femme. Gnia tout plein d'choſes dans l'monde, qu'on eſt obligé d'accouter, & qu'i faut avoir l'air de n'pas comprenre.

CATAU.

Lucas... j'apprends toujours queuq'choſe avec toi.

LUCAS.

» J'ons vu d'ſus ç'papier q'vous m'aimez...

CATAU.

Eh ! mais, Lucas, ſi j'ons bian d'viné ça, l'reſte va d'ſuite.

LUCAS *appuyant.*

» J'ons vu d'ſus ç'papier q'vous m'aimez ; queu » bonté à vous ! Vous devez un jour êt' not' maître, & » c'eſt eun grand bonheur pour nous, qui ſommes vos

» vaſſaux, d'avoir eun' p'tite part dans l'amiquié d'eun » auſſi magnifique Seigneur.

CATAU.

J'ſis déroutée, i n'parle pas d'amiquié ; c'eſt d'l'amour qu'i jette en avant.

LUCAS.

T'es eune brave femme. I gnia à parier que s'i t'connoiſſoit bian, i n'auroit pour toi que d'l'amiquié, & qu'i n'te parleroit point d'amour. Faut li répondre ſur ce qu'i devrait t'dire, & non pas ſur ce qu'i t'dit.

» J'ons, en r'vanch' de s'tamiquié q'vous nous por- » tais, Monſieur, pour vous & pour tout ce qui vous » appartient, eun reſpect, eun' ſoumiſſion & eune ten- » dreſſe, ni pus ni moins comme je les aurions pour » nos pere & mere.

CATAU.

» Pere & mere.

LUCAS.

» Faut q'vous ayez queuq' choſe de bien intéreſſant » à m'dire, puiſque vous voulais m'parler en particu- » lier, autant que je peux comprenre, & j'crois que » j'ſerons en commodité d'ça, d'ſus les midi eun' heu- » re ; not' homme s'ra aux champs...

CATAU *vivement*.

Tu ne s'ras pas là, Lucas ?

LUCAS.

Si fait..., & quand j'n'y s'rais pas, ma pt'tit' Catau, j's'rais tranquille. « Not' homme s'ra aux champs, & » ça m'baillera l'loiſir d'vous aſſeurer de vive voix que » j'ſis bian r'connoiſſante ed' vos bontés, Monſieur, & » vot' ſervante très-humb. & très-reſpectueuſe,

CATAU, femme de Lucas.

CATAU.

Pourquoi met' ça ? Il le ſçait bian.

LUCAS.

Non ; il l'oublie & devrait s'en r'ſouvenir. Donn', j'vais plier l'papier ; ça n' s'ra pas ſi bian chifonné q'ſa lettre, mais ça n' fait rian : qu'es' qui la port'ra ç'te lettre ?...

(Il regarde par la fenêtre.)

Jarni, es' que j'aurions la barlue? V'là Madame Julie & ſa femme-de-chambre.

CATAU.

Madame Julie & Mademoiſelle Louiſon? Par ma fine, es' ſont elles... alles renvoient leux domeſtiques...

LUCAS.

Alles prenont le ch'min d'travarſe qui vient droit ici; alles ont queuq' doutance de ç'qui s'paſſe; all' venont cheux nous pour y ſurprenre Monſieur d'Saint-Alme: va prier un des enfans de Mathurin d'porter ça à Monſieur d'Lafleur. J'reſte ici, je r'cevrons not' monde; je n'ſis pas fâché d'l'événement, i m'ſarvira.

CATAU.

J'vas cheux Mathurin... i gnia pas loin d'ici au Châtiau; ça s'ra biantôt fait.

SCENE VII.

LUCAS *ſeul*

N'Faut pas avoir l'air de s'douter de rian... *(Il prend des branches d'oſier, & s'occupe à les treſſer.)* Chantons; ça aura l'air plus naturel.

CHANSON.

Guillot un jour trouva Liſette
Au milieu d'un bocage épais;
Je te rencontre enfin ſeulette,
Et mes vœux ſeront ſatisfaits.
Donne-moi, lui dit-il, Bergere,
Ou laiſſe-moi prendre un baiſer;
De mes feux c'eſt le doux ſalaire,
Tu ne peux me le refuſer.

All' ne v'nont pas!

Un baiſer n'eſt que politeſſe,

On ne refuſe pas cela.
Je cede au deſir qui te preſſe ;
Tiens, lui dit-elle, le voilà :
C'eſt l'uſage qui me l'ordonne.
L'uſage ! dit-il, eh bien ! ſoit.
Ce baiſer, c'eſt lui qui le donne ;
Mais c'eſt l'amour qui le reçoit.

A quoi diable es'qu'a' s'amuſont.

Embraſſe-moi, je t'en ſupplie,
Reprit le Berger auſſi-tôt.
Quoi ! déjà mon baiſer s'oublie,
Répondit Liſette à Guillot !
Ma brunette, peux-tu le croire ?
Non, ta mépriſe me confond.
C'eſt bien te prouver ma mémoire,
Que t'en demander un ſecond.

SCENE VIII.

JULIE, LOUISON, LUCAS.

LOUISON *demi-bas à Julie.*

IL n'y a que Lucas... ſa femme n'y eſt point.

JULIE.

Bonjour, Lucas.

LUCAS.

Ah !... vout' ſarviteur, Madame la Comteſſe ; je n'vous voyais pas, vous m'avais ſurpris.

LOUISON.

Où donc eſt Madame Catau.

LUCAS.

Not' femme ? oh ! par ma fine, j'n'en ſçais rian ; all' eſt queuqu' part dans la forêt : p't'êt' qu'all' ramaſſe du gland,

gland, p't'êt' qu'all' fait queuqu' fagot... P't'êt' ci, p't'êt' ça. Dam'... es' ſont l's'affaires du ménage, j'n'y bout' pas l'nez.

LOUISON *bas à Julie.*

Les affaires du ménage! Le pauvre homme! il eſt dans la bonne foi.

JULIE.

Y a-t-il long-temps qu'elle eſt ſortie, votre femme?

LUCAS.

Du d'pis que j'ſis rentré.

LOUISON.

Depuis une heure & demie, aux environs?

LUCAS.

Quand j'ſis occupé, l'temps s'paſſe, je n'compte pas l's'heures.

JULIE.

Vous n'avez pas vu le Valet-de-Chambre de Monſieur de Saint-Alme?

LUCAS.

Non, Madame; j'n'ons pas eu ç't'honneur-là.

LOUISON *bas à Julie.*

La femme n'en diroit pas autant.

JULIE *bas à Louiſon.*

Je ſuis cependant bien ſûre qu'il eſt venu ici.

LOUISON *de même.*

Et moi donc? J'ai vu Monſieur lui donner la lettre, à ce malheureux Lafleur; j'ai penſé la lui arracher, & le ſoufflетter d'importance.

JULIE *de même.*

C'eſt un rendez-vous qu'il lui demandoit. Elle a accepté l'entrevue... Ils ſont peut-être à préſent enſemble...

LOUISON *bas, & avec vivacité.*

Sortons, Madame; parcourons... Mais comment les trouver dans un bois qui ne finit point? Jarni, ſi je les rencontrois! Je reſpecte Monſieur le Comte, mais Madame Catau auroit affaire à moi.

JULIE *bas à Louiſon.*

Retournons au Château. Nos perquiſitions ſeroient

inutiles ; & qui ſçait ce qui réſulteroit d'un éclat !... Adieu, Lucas. (*Bas à Louiſon.*) Il ne faut lui rien dire ; il eſt tranquille... Je ferois ſon malheur ſans remédier à mes peines... (*Haut.*) Adieu, mon pauvre Lucas.

LOUISON *d'un air bien compâtiſſant.*

Adieu, mon pauvre ami.

LUCAS *les arrêtant, & ſe mettant entre elles.*

Ah ! çà, j'vous ai laiſſé l'eun' & l'aut' vous chuchotter aux oreilles tant qu'vous avais voulu. N'faut déranger parſonne, & j'ſçavons vivre. Mais vous avais du chagrin ; vous êt' venu' ici pour queuqu' choſe, vous vous en r'tornez pas pus avancé que quand vous êtes venu' ; v's'en avais la mort dans l'ame, & j'veux, morgué, êt' le médecin d'vot' maladie.

JULIE *ne pouvant plus retenir ſes larmes.*

Ah ! mon pauvre Lucas !

LUCAS.

Vous pleurais... Tant mieux... N'vous gênais pas... Pleurez d'tout vot' cœur, ça ſoulage. Quand vous aurais fini, vous m'direz la cauſe ed' vot' chagrin.

JULIE.

ARIETTE.

Un ingrat fait couler mes larmes ;
Et ce volage eſt mon Epoux.
A d'autres yeux, à d'autres charmes
Il rend l'hommage le plus doux.
Hélas ! je ſens que je l'adore ;
Ma flamme augmente chaque jour.
Pourquoi faut-il qu'on aime encore,
Quand on n'inſpire plus d'amour.

LUCAS.

Ça vous étonne ? Gnia rien d'pus ſimp'. L'eau qui tumbe ed' ſte montagne qu'eſt au milieu d'la forêt, coul'roit bian douç'ment ſur un gravier tout uni. All' renconre ed' gros cailloux, d'vieux troncs d'arbres qui li bouchont l'paſſage ; all' écume, all' gronde, all' veut êt' pus forte que les rochers qui la r'quien-

nent ; c'eſt un torrent qui briſe, qui renvarſe, qui entraîne avec fracas tout ç'qui l'gêne, & v'là ç'que c'eſt qu' l'amour : doux & tranquill' comm'un p'tit ruiſſeau, quand tout va à ſa fantaiſie ; tarrib' & fougueux comme un torrent, quand la jalouſie l'dépite.

JULIE.

Tu as raiſon ; je ſuis la plus malheureuſe des femmes.

LUCAS.

Et j'ai d'viné à l'air ed' compaſſion dont vous me r'gardiais, qu'vous m'croyais l'plus malheureux des hommes. Mais i gnia rian d'déſeſpéré. Ecoutez-moi. Vous m'avais d'mandé ſi not' femme étoit ſortie de d'puis long-temps ? Non, all' ſortoit quand vous êt' entré ; all' eſt allée cheux Mathurin, & all' va r'venir ; ſoyais tranquille de ç'côté-là. Monſieur d'Lafleur eſt v'nu ; il a parlé à Catau... Oui... i li a remis eun' lettre... & ç'te lettre eſt d'Monſieur d'Saint-Alme... J'lons lue... all' eſt bian tornée, & douce... Ah ! douce !... J'y ons répondu... Oui, moi... moi...

JULIE.

Que diſoit la lettre de Monſieur de Saint-Alme ?

LUCAS.

Je n'm'en ſouvians plus... J'oublie ſi vîte ç'qui n'fait pas honneur aux gens q'j'aime. I gnia tant ſeul'ment d'ſus s'papier, qu'i veut parler ſeul à ſeul avec ma femme... I li parlera.

LOUISON.

Il lui parlera ?

LUCAS.

Pourquoi pas ? j'vous parle bian, moi. Mais ſur la fin d'la converſation je m'boutrai en tiers ; car enfin, c'eſt bian l'moins qu'on m'conſult' pour un fait où j'ai queuq' intérêt.

LOUISON.

Comment, Lucas ! tu ne vois pas que ta femme...

LUCAS.

Eh ! nannin, nannin, Catau aime toujours ſon Lucas... Je n's'rais, morgué, pas ſi tranquille, ſi j' n'en étois bian ſûr.

JULIE.

Que n'en puis-je dire autant ! Mais depuis un mois, la froideur, l'indifférence de M. de Saint-Alme ne m'ont que trop convaincue de mon malheur. J'ai fait épier ſa conduite, j'ai fait ſuivre ſes pas, j'ai ſçu qu'il venoit fréquemment ici ; Louiſon, qu'il ne croyoit pas ſi près, l'a vu ce matin donner une lettre à ſon Valet-de-Chambre ; elle a entendu prononcer le nom de ta femme, & je n'ai plus douté de mon infortune.

LUCAS.

Vous n'en avais plus douté ? Vous n'connaiſſais donc pas Catau, vous n' me connaiſſais donc pas ? J' ſommes de pauvres gens ; mais j'ons d' l'honneur & l' cœur ſenſib'. J'n'ons jamais pu voir ſouffrir parſonne. Qu'un malheureux vianne anvers nous, tant q'jons d' l'argent, il eſt à li. S'il eſt plus riche eq'nous, & qu'i gniait que ſon cœur en ſouffrance, j' l'aidons d' nos conſeils ; &, ventreguenne, ils ſont tous bons, car c'eſt la nature qui nous les donne.

SCENE IX.

CATAU, LUCAS, JULIE, LOUISON.

CATAU.

LE v'là, le v'là... V'là Monſieur de Saint-Alme ! I m'ſuit... Madame...

LUCAS.

Déjà ?... Parle... Parle.

CATAU.

L'fils d'Mathurin l'a rencontré à deux cens pas d'ici... I viant...

LUCAS.

Décampons par ſte porte-ci... All' mene au p'tit ſentier. J'vous expliq'rai ç' qui faudra faire... Vous pleurais, ces larmes-là ſont de douleur ; dans un moment, vous pleurerez d'joie.

CATAU.

Mais qu'es' qui faut que j'faſſe, moi?..:

LUCAS.

Ah! morgué, le v'là... Je n'ons pas le temps... Tâche de l'quitter... Vians nous r'joindre... J'te l' dirai...

(*Ils ſortent.*)

CATAU.

N't'éloigne pas, au moins?

LUCAS.

Non, non, n'ais pas peur.

SCENE X.

CATAU, SAINT-ALME.

CATAU *ſeule.*

N'Faut pas mentir, el cœur me bat... Faut q' j'aimions bian ces gens-là pour nous bailler tant de tintoin.

SAINT-ALME *entrant.*

J'accours, ma chere Catau... J'ai reçu votre billet...

CATAU.

Lucas n'fait que d'ſortir... I pourrait r'venir ſur ſes pas... J'vous quitte un moment... pour voir d' queu côté es' qu'i torne, & j' r'vians vous r'joindre, quand gniaura plus rian à craindre.

SCENE XI.

SAINT-ALME *ſeul.*

JE n'en ſçaurois douter, elle eſt ſenſible à ma tendreſſe... Je n'aurois pas oſé me flatter d'être ſitôt heureux.

ARIETTE.

Je triomphe, Amour! & ſon ame
Se rend enfin à mon ardeur.
Non, rien n'égale mon bonheur,
Si ce n'eſt l'excès de ma flame.

RÉCITATIF.

Quand le devoir cede aux plaiſirs,
Quel trouble ſecret nous agite!
Il parle en vain, l'Amour s'irrite;
On ne ſent plus que ſes deſirs.

Je triomphe, &c.

SCENE XII.

SAINT-ALME, CATAU.

SAINT-ALME.

IL eſt donc bien loin, & nous n'avons rien à appréhender.

CATAU.

Je ſis à préſent ſans inquiétude.

SAINT-ALME.

Souffrez, belle Catau, que je vous remercie de votre lettre obligeante. Je ne puis vous exprimer à quel point j'en ſuis enchanté.

CATAU.

Vous êtes bian bon, i gnia pas de quoi.

SAINT-ALME.

Je craignois que le billet que vous a remis Lafleur n'effarouchât votre timidité; j'appréhendois que vous ne le montraſſiez à votre mari.

CATAU.

Je m' ſis comporté' comm' il falloit.

SAINT-ALME.

Auſſi ma reconnoiſſance & ma joie n'ont point de bornes... Mais, ma chere Catau... avez-vous bien compris toutes les expreſſions de mon billet ?

CATAU.

J' crois q'oui.

SAINT-ALME.

Pourquoi donc, dans votre réponſe, ne me parlez-vous que de l'amitié que j'ai pour vous ? Ah ! Catau, dans ma lettre n'avez-vous vu que de l'amitié ?

CATAU.

C'eſt biaucoup plus que je n'mérite, Monſieur le Comte.

SAINT-ALME.

Vous méritez d'inſpirer tous les ſentimens les plus tendres, & l'amour le plus violent ; c'eſt celui qui m'anime pour vous... Je vous aime, je vous adore... Eh bien... m'entendez-vous à préſent ?

CATAU.

C'eſt plus clair que l'jour.

SAINT-ALME.

A quel ſort dois-je m'attendre ?

CATAU.

Vous m'embarraſſais... I faut répondre, & je n'ſçais queument m'y prendre.

SAINT-ALME.

Vous ne ſçavez... Ah ! *je vous aime*, coûte-t-il tant à dire ?

CATAU.

Monſieur, j'ons un mari à qui je l'dis, & vous eun' femme à qui vous d'vais l' dire.

SAINT-ALME.

Ne parlons pas de cela.

CATAU.

I gnia deux ans qu'au vis-à-vis de Mamſelle Julie ; ç' mot-là vous étoit ſi doux á prononcer.

SAINT-ALME.

Je n'en diſconviens pas.

CATAU.

Vous avais oublié com' vous vous y preniais pour le dir' à vot' femme, & queu garant es' que j'aurions q' dans ſix mois vous n' l'oublieriais pas auſſi pour moi?

SAIMT-ALME.

Tout, votre beauté, la douceur, l'égalité de votre caractere, mon amour enfin, dont la violence a ſurmonté celle de mes remords.

CATAU.

Vous avais des r'mords? Accoutez-les, accoutez-les; c'eſt le Ciel qui vous les envoie.

SAINT-ALME.

Il n'eſt plus temps.

CATAU.

Il l'eſt toujours... T'nais, Monſieur d' Saint-Alme; j' gag' q' vot' prope cœur eſt eun grimoire pour vous... Gnia tant d' confuſion dans ç' pauvre cœur, q' vous n'y voyais goutte, avouais-le?

Premiérement d'abord, gnia eun' p'tite fantaiſie qui vous dit comme ça honteuſement, à voix baſſe: Aime Catau; alle eſt drolette, tâche de li plaire; n'eſt-i pas vrai? Enſuite un bon & honnête reſtant d' tendreſſe qui vous dit, d'eun aut' part: Ste malheureus' femme qui a pour toi tant d'amiquié, d'amour, qu'eſt ta femme après tout, & qui vaut mieux q' ta p'tit' Villageoiſe; qu'es' qui l'aim'ra pour toi? Et par d'ſus tout ça, le r'mords qui crie: T'as juré d'vant Dieu & d'vant l' z' hommes qu' tu ſerais fidele à ta moiquié, alle le mérite; alle a juré comme toi, all' quiant ſa promeſſe; mais, vis-à-vis d' toi, gnia ſarment qui tienne, tu t'en moques, t'es un parjure, un fauſſaire, un méchant, un... N'eſt-i pas vrai que v'là leux converſation, & com' ej' crions tous à la fois, vous n' ſçavais auquel entendre?

SAINT-ALME.

Je ſuis moins coupable que vous ne vous l'imaginez... M. de Marſanges, oui, le pere de ma femme, eſt la cauſe de tout. Eſt-ce à mon âge, à vingt-quatre ans, qu'il convient de ſe ſequeſtrer dans une Terre,

de

de s'engloutir dans un vieux Château ? J'avoue que je n'ai point eu assez de vertu pour résister au dégoût, à l'ennui qu'une vie aussi insipide a répandu sur mes jours : tout ce qui m'environne, s'est ressenti de mon chagrin : tout m'est devenu à charge, &...

CATAU.

Mais enfin queu r'med' es' que j'puis apportais à vot' mal ?

SAINT-ALME.

Je vais vous l'expliquer... Je vous aime, ma chere Catau, & je veux faire votre fortune.

CATAU.

Ma fortune !

SAINT-ALME.

J'ai déjà pressenti mon-beau pere, & je crois qu'il consentira sans peine à me laisser faire un voyage à Paris : ma femme m'y suivra ; mais ce n'est qu'un foible obstacle.

CATAU.

Eh bian, Monsieur ?

SAINT-ALME.

Vous partirez quelque temps après nous, & vous viendrez.

CATAU.

A Paris ? Et Lucas ?

SAINT-ALME.

Il ne tiendra qu'à vous de lui faire autant de bien que vous voudrez.

CATAU.

I n' s'ra donc pas du voyage ?

SAINT-ALME.

Non, sans doute ; il ne faut pas même qu'il sçache ce que vous serez devenue : vous partirez secretement. J'aurai soin que ma femme, que Lucas, que personne du canton ne puisse soupçonner la route que vous aurez prise.

CATAU.

Après ?

SAINT-ALME.

Une fois à Paris...l'équipage le plus brillant, les domeſtiques les mieux faits, la maiſon la plus opulente... les habits... les diamans... les bijoux...

CATAU.

Oui, tout cela eſt bian éblouiſſant, gnia d'quoi, ſans doute, en perdre la raiſon, & je n'dis pas qu'à ma place... SAINT-ALME.

Ah! Catau, je t'entends.

CATAU.

Quoi donc?

SAINT-ALME.

Cette perſpective, mes bienfaits... & mon amour, ont attendri ton cœur, tu te rends, & ce baiſer eſt le ſerment qui nous lie.

CATAU.

Que faites-vous?

SCENE XIII & derniere.

LUCAS, CATAU, SAINT-ALME,

TRIO.

LUCAS.

T'Embraſſer malgré toi!

SAINT-ALME.

Eh! calmez votre effroi.

CATAU.

Je ſuis, je ſuis tout hors de moi.

SAINT-ALME.

Mais c'eſt une enfance.

CATAU.

Je n'ai d'autre défenſe
Que mon innocence.

LUCAS.

Lui ravir un baiſer,
N'eſt point l'offenſer?

SAINT-ALME.

En quoi donc un baiſer
Peut-il vous offenſer ?

CATAU.

Vous deviez le penſer :
Oui, oui, c'eſt m'offenſer.

SAINT-ALME.

Eh ! mais, en vérité, Lucas, je ne vous comprends point, je lui diſois adieu ; je voulois l'embraſſer, rien de plus ſimple, rien de moins ſuſpect.

LUCAS.

Vot' adieu, Monſieur, n'eſt pas ç'qui m'chagreine ; mais j'ſçais à quoi m'en t'nir. Vous n'venais ſi ſouvent vous prom'ner de ç'côté-ci, que parç' que vous avais queuq' deſſein ; & j'lâche el' mot queuq' deſſein malhonnête.

SAINT-ALME.

Lucas !

LUCAS.

Vous êt' mon Maît', je l'ſçais ; je n'ſis qu'un pauv' payſan, vot' vaſſal ; j'vous dois l'reſpect, j'vous l'porte ; mais je n'vous dois point ma femme ; &, morgué, vous n'l'aurez point.

SAINT-ALME.

Mais tu extravagues. Qui te dit que je ſonge à ta femme ?... La voilà... m'accuſe-t-elle ?...

LUCAS *tirant de ſa poche la lettre de Saint-Alme.*

Vous vous accuſais vous-même : v'là la lett' qu vous li avais écrit', & qu'all' a r'mis entr' mes mains ſans vouloir la lire, tant all' craignait d'y voir la parfidie qu'all' contiant.

SAINT-ALME.

Ah ! Catau, qu'avez-vous fait ?

CATAU.

Mon d'voir, Monſieur.

SAINT-ALME.

Rendez-moi cette lettre... rendez-la moi... ou craignez...

LUCAS.

La v'là... Mais écoutez-moi.

SAINT-ALME.

Que veux-tu ?

LUCAS.

Vous rapp'ler à vous-même; écoutez-moi, écoutez-moi. Monſieur, i vous ſouviant de cet honnêt' Bucheron, dont j'ai épouſé la fille ? La v'là, all' fait mon bonheur, &, ſi j'puis, toute ma vie je f'rai l'ſien. Il eſt mort, ç'bon pere, d'qui j'tiens tout; je l'pleurerons tant que j'vivrons. Il étoit pauvre pendant ſa vie, & pauvres il nous a laiſſés après ſa mort. Mais il nous a dit avant d'mourir... Mon fils, mon cher Lucas... ma Catau, ma bien aimée, j'n'ai que l'ſouvenir d'eun' bonne conduite à vous laiſſer; j'vous ai baillé un bon exempl' tant q'jons vécu, v'là tout vot' héritage, ſarvez-vous-en. J'n'oublierons jamais ces dergnieres paroles. (*En montrant ſon cœur.*) Elles ſont là... Ce ſera l'héritage de nos enfans... Jamais je n'charcherons eun' forteune qui nous ferait rougir quand j'l'aurions trouvée... V'là nos ſentimens. D'ſavoue-moi, Catau, ſi ta conſcience te l'permet.

CATAU.

Te d'ſavouer ! Plutôt mourir !

LUCAS.

V'là donc not' façon d'penſer, Monſieur le Comte... & y'là la vot': vous avais adoré...

SAINT-ALME.

Ta témérité me confond... Malheureux ne crains-tu point...

LUCAS.

Je n'crains rian... Vous me rendais juſtice au fond de l'ame. Vous avais adoré... (C'eſt vot' tarme... j'm'en r'ſouvians...) ç'te même femme q'vous abandonnais ſi outrageuſement aujourd'hui; all' a tout fait pour vous; on vous la r'fuſait, on voulait la bailler à un plus riche eq' vous; all' n'a pas balancé, all' a fui d'la maiſon paternelle. J'vous connoiſſions à peine. Vous êtes venus tous deux cheux not' pere, i vous a

r'cueillis... Ç'n'eſt pas un r'proche ; je l'ferions comm' lui pour vous, ſi vous en aviais encore beſoin. J'vous ons tous r'conduits au Château d'Marſanges, vous ſçavais combien on y érait fâché contre vous : j'ons tant fait par not' zele, par nos artifices, par nos larmes, q'j'ons attendri l'pere ed' vot' femme ; il a r'connu ſon tort ; vous êtes dev'nu le mari d'vot' Maîtreſſe, j'en ſommes la cauſe. Vous nous diſiais alors : Jamais, jamais, mes bons amis, je n' pourrai m'acquitter envers vous... Et v'là not' récompenſe !... O Michaut ! vous n'êtes plus ! vous êtes trop heureux ! vous ſeriais mort ed' douleur ! ç't'ingratitude-là vous eût tué !

SAINT-ALME.

Laiſſez-moi... laiſſez-moi...

LUCAS.

Non ; Monſieur, vous m'écouterais... il y va d'vot' bonheur & du nôtre... J'vous aimons, j'vous reſpectons... Not' deſſein n'eſt pas d'vous offenſer... Mais voyais, ſi vous euſſiez réuſſi dans ç' que vous deſiriais, voyais tous les malheurs que vous auriais cauſés. V'là, Monſieur, v'là l'fruit du plus tendre amour ; v'là mon fils, v'là l'ſien ; je l'ons reçu d'la nature pour être la joie, l'eſpérance d'not' jeune âge, pour qu'i d'vînt l'appui, la conſolation d'not' vieilleſſe. J'nons q' li, i n'a q'nous. Si vous aviais ſéduit ma femme, ſi all' m'avoit abandonné, j'en s'rois mort ed' déſeſpoir, j'n'aurais pas vécu un moment après la perte ed' mon honneur, après la perte ed' tout ç'que j'aime au monde. En r'nonçant à la vartu, all' eût renoncé à tous ſes devoirs, all' eût oublié qu'all' érait mere ; & ce malheureux, cet innocent, qui n'a pas d'mandé à naître, s'fût trouvé ſeul, ſans amis, ſans parens, ſans ſecours.

CATAU *ſe jettant ſur le berceau.*

Ah ! jamais, jamais ; mon fils !...

LUCAS.

Et vot' femme, Monſieur, all' fait vot' changement ; all' languit dans la peine, all' périt dans l'chagrin ; n' croyais pas q'ſa ſanté réſiſte à tout ç'que vot' infidélité li fait ſouffrir ; all' mourra d'douleur, & c'eſt

alors que vous connoîtrais ç' que vous avais pardu... Mais, Monſieur, vous êtes pere auſſi, vous avais un fils, vous l'aimais... Que li répondrais-vous, à cet enfant ſi chéri, quand i vous d'mandera ſa mere ?... I faudra donc li dire... all' n'eſt plus ; all' m'aimait plus q'ſa vie, j'n'ai point eu piquié d'ſa tendreſſe... j'lai trahie, abandonnée ; all' eſt morte, mon fils ; & ſi tu n'as pu d'mere, c'eſt à moi ſeul qu'i faut le r'procher.

SASNT-ALME.

Qu'allois-je faire !... Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait?

LUCAS.

Vous vous attendriſſais !... Vous êtes bon pere... Ah ! vous ſerais encore bon époux...

SAINT-ALME.

Je la perdrois !.... Je cauſerois ſa mort ! Chere épouſe ! chere Julie !...

LUCAS & CATAU.

La v'là.

SAINT-ALME.

Dieu ! Julie !

JULIE.

Je viens te demander ma grace...

SAINT-ALME.

C'eſt à tes pieds que j'implore la mienne... O la plus vertueuſe des femmes ! Vois ma douleur & mes remords : j'ai pu t'offenſer, j'ai pu concevoir l'idée de te trahir ! toi, que j'ai tant aimée, toi que j'aime, & que j'aimerai juſq'au tombeau !... Ma femme, mon amie, mon amante, pardonne-moi, pardonne ; c'eſt un moment d'erreur... je l'expierai par l'amour le plus tendre, par un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

JULIE.

Eh ! mon ami, doutes-tu de mon cœur ? Il eſt... il ſera toujours à toi.

SAINT-ALME.

O ma chere Julie !... Mes amis, mon crime me rend ſi mépriſable à mes yeux, que je n'oſe les lever ſur vous.

LUCAS.

Mépriſab', quand on ſe r'pent !

CATAU.

Mépriſab', quand on porte un cœur ſenſib'!

LUCAS.

Quand on eſt bon pere!

CATAU.

Quand on eſt bon mari!

LUCAS.

On gagne à faillir comm' ça. Le r'mords apprend l'prix d'la vartu.

SAINT-ALME.

Ah! ſoyons tous heureux!

JULIE.

Oui, ſoyons-le à jamais... Je me charge de votre fortune; vivez tranquilles, ſans craindre déſormais la pauvreté... & nous, partons dès demain pour Paris... Ne crois pas que ce ſoit l'effet de la plus légere défiance... Mais j'ai tout entendu, & je te rends juſtice: ce n'eſt point à ton âge qu'il convient de végéter obſcurément dans le fond d'une Terre... Mon pere ne me refuſera point; nous partirons...

SAIMT-ALME.

O ma femme! O ma plus tendre amie!

JULIE.

Va, je le ſuis, & le ſerai toujours.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, l'*Erreur d'un moment*, *Comédie*; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 19 Juin 1773.

MARIN.